

Ciné-Bulles

L'époque des chamans / *Le Journal de Knud Rasmussen de Zacharias Kunuk et Norman Cohn*

Guillaume Roussel-Garneau

Volume 25, numéro 1, hiver 2007

URI : id.erudit.org/iderudit/60797ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Roussel-Garneau, G. (2007). L'époque des chamans / *Le Journal de Knud Rasmussen de Zacharias Kunuk et Norman Cohn*. *Ciné-Bulles*, 25 (1), 57-58.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2007

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

personnages — ce qui ne les empêche pas d'afficher des zones d'ombres — et la limpidité des situations, distinctes entre autres par l'ambiance musicale et les teintes de rouge propres à chaque foyer d'action, font que les ficelles du hasard ne dérangent guère. Jamais non plus les coïncidences apparaissent forcées puisqu'elles gravissent un à un les échelons planétaires de la théorie du chaos. Nul besoin de coups de théâtre, que l'effet domino.

Outre ces carrefours humains, le drame repose essentiellement sur des contrastes symboliques et géographiques, fort simples mais ô combien éloquents! À commencer par la richesse matérielle des uns et l'indigence des autres, conditions bien sûr reliées à la modernité des pays visités. Le désert et la ville s'opposent aussi, malgré eux. Paradoxalement, dans les pays de sable où la mort est un pain quotidien qui choisit ses goûteurs, personne ne doute de sa condition de vivant. Rien de plus brutal en effet que de voir un être aimé passer de vie à trépas pour vous ancrer dans la réalité. Dans un ailleurs pas si lointain, la faune urbaine est en proie à des maux plus insidieux ou plus futiles. La souffrance de gens aisés est-elle du même ordre que celle vécue par des êtres luttant pour leur survie? Même devant l'adversité, les nantis auraient plus de chances de triompher. C'est du moins le constat proposé, qui fait douter subtilement du poids moral de la souffrance. Par ailleurs, l'antagonisme entre le silence dans lequel gravite la sourde-muette et le tumulte de son environnement laisse deviner aisément le trouble qui la ronge.

Aussi surprenant que cela puisse paraître, **Babel** n'intente aucun procès à l'incommunicabilité de la race humaine, mais cherche plutôt à nous avertir des dangers de ce problème : l'intolérance et l'insensibilité, signes d'une solitude masquée. Dans sa mise en scène digne du plus fin horloger, Iñárritu se montre alors presque impitoyable envers ses personnages, les dévoilant dans un dénuement extrême. Au-delà des sous-titres qui participent à l'effort de com-

munication, c'est par l'omniprésence des regards et des visages, filmés en gros plans ou en plans serrés, que le cinéaste nous livre la profondeur de leurs réflexions et de leurs sentiments. Non seulement s'attarde-t-il longtemps pour capter les malaises de ceux qui se taisent, mais l'enchaînement rapide de leurs regards sont autant d'échos à leur panique, comme en font foi les coups d'œil entendus des Mexicains stressés à la douane ou les yeux affolés des frères marocains rongés par la culpabilité lors du souper où l'on évoque leur méfait. Quant aux enfants américains, ils permettent au spectateur de redécouvrir le Mexique sans préjugés, d'un œil neuf et innocent. Dans une classe à part, parce que plus atmosphérique, le volet japonais préfère étudier les yeux mauvais de l'adolescente nipponne qui, repoussée par les hommes qu'elle veut séduire par des jeux sexuels excessifs, comprend peu à peu qu'elle emprunte un chemin laborieux pour se faire accepter telle qu'elle est. Son handicap prouve que, à l'heure du village global, les langues ne forment plus que la pointe de l'iceberg du babélisme des hommes.

Cette œuvre-phare, douloureuse, est apparemment plus dérangement qu'un film d'horreur destiné aux âmes sensibles. Car sa qualité inhérente est sans doute de rappeler à ceux qui la reçoivent, en toute humilité, qu'ils sont faits de chair et de sang. Ce qui, en soi, se révèle aussi rassurant qu'inquiétant. ■

Babel

35 mm / coul. / 142 min / 2006 / fict. / États-Unis-Mexique

Réal. : Alejandro González Iñárritu
Scén. : Guillermo Arriaga
Image : Rodrigo Prieto
Mus. : Gustavo Santaolalla
Mont. : Stephen Mirrione et Douglas Crise
Prod. : Alejandro González Iñárritu, Steve Golin et Jon Kilik
Dist. : Équinoxe Films
Int. : Brad Pitt, Cate Blanchett, Rinko Kikuchi, Kōji Yakusho, Adriana Barraza, Gael García Bernal, Saïd Tarchani, Boubker Ait El Caïd

Le Journal de Knud Rasmussen
de Zacharias Kunuk et Norman Cohn

L'époque des chamans

GUILLAUME ROUSSEL-GARNEAU

Knud Rasmussen, anthropologue danois, est surtout connu pour ses voyages au Groenland et dans le Nord du Canada. Son récit sur Avva, le dernier grand chaman d'Igloodik, a particulièrement séduit Zacharias Kunuk et Norman Cohn, les réalisateurs du remarquable **Atanarjuat : La légende de l'homme rapide**. Leur film raconte cette fois une expédition dans le Nunavut, en 1922, là où rites ancestraux et croyances spiritistes se mélangent. La présence des esprits, les cauchemars de la jeune fille d'Avva, les rites chamaniques et chrétiens et les moments d'errance dans le vaste espace nordique font du **Journal de Knud Rasmussen** un véritable voyage halluciné.

Le film est moins une tranche de vie qu'une expérience, plus un climat qu'un récit. Il exprime ce que représente l'isolement dans un territoire polaire désertique. Les personnages apparaissent comme des taches sur un fond blanc. Les chants de gorge stimulent l'effet de transe et de cauchemar. Le récit semble, comme les personnages, peu empressé à choisir une direction. Ce style tend à démontrer que le type d'environnement dans lequel vit la communauté d'Igloodik détermine leur mentalité et leur mode de vie. L'horizon neigeux n'affirme pour eux aucun passé et n'annonce aucun futur : la communauté vit l'expérience du présent. L'absence de projet ne les renvoie pas à un sentiment de malaise, mais au contraire à une condition habituelle de bien-être, à la simplicité d'exister.

« Nous pensons que les gens heureux ne devraient pas s'en faire avec les choses cachées. Nos esprits sont offensés si nous pensons trop », affirme le chaman à Rasmussen. Le travail de l'anthropologue en est bien sûr affecté. Ce scientifique était venu comprendre une culture et questionnait les Inuits sur des sujets ne faisant pas référence à l'instant présent; il doit accepter le refus d'expliquer les choses. **Le Journal de Knud Rasmussen** est donc, de façon implicite, une réflexion sur l'éthique de l'anthropologue observant une culture étrangère et isolée.

Le film laisse aussi croire que c'est de façon passive que les Inuits ont adopté les valeurs et les rites du christianisme. C'est en souriant que les membres du second groupe exécutent les chants et les pratiques rituelles chrétiennes qui modifient pourtant leur culture. L'expédition est un trajet symbolisant la transition historique des valeurs et des croyances du peuple. Le récit du dernier chaman est donc l'histoire des Inuits avant l'arrivée de la culture occidentale.

« Qui étions-nous et que nous est-il arrivé? », demandent Kunuk et Cohn. Ils

s'adressent d'abord et avant tout aux Inuits, car ils remettent en cause leur identité. Ces questions sont cruciales pour une culture qui s'est radicalement transformée et qui est présentement confrontée aux problèmes du chômage, de l'isolement et du suicide.

Certains critiques se sont plaints du rythme lent et du caractère évasif du scénario. Mais un style plus dynamique pour représenter la vie dans le Nunavut en 1922 aurait été une forme de trahison. Ce mécontentement ne prouve qu'une chose : le film réussit à dépayser le spectateur, trop habitué aux schèmes cinématographiques traditionnels. ■

Le Journal de Knud Rasmussen

35 mm / coul. / 112 min / 2006 / fict. / Canada-Danemark

Réal. et scén. : Zacharias Kunuk et Norman Cohn
Image : Norman Cohn
Son : Richard Lavoie
Mont. : Norman Cohn, Félix Lajeunesse et Catherine Ambus
Prod. : Igloodik Isuma Productions
Dist. : VivaFilm
Int. : Pakak Innuksuk, Leah Angutimarik, Jens Jorn Spottag, Samuelli Ammaq



Le Journal de Knud Rasmussen - PHOTO : NORMAN COHN

The Last King of Scotland
de Kevin McDonald

Le bouffon meurtrier

GUILLAUME ROUSSEL-GARNEAU

C'est à travers le regard d'un jeune médecin écossais, Nicolas Garrigan (James McAvoy), que Kevin MacDonald entraîne le spectateur dans un Ouganda de terreur dictatoriale. Fraîchement diplômé en médecine, le jeune Garrigan part dans ce pays d'Afrique par désir de quitter son Écosse natale et sa famille coincée. Il y va pour guérir des vies humaines et, par la même occasion, en profite pour coucher avec de jeunes et jolies Africaines. Son voyage prend une autre tournure quand Idi Amin Dada (Forest Whitaker), le nouveau gouverneur, le choisit comme médecin personnel, puis comme principal conseiller. Progressivement, Garrigan découvre comment Amin a gagné le pouvoir et comment il le maintient : par le massacre des supporteurs des partis opposés. Garrigan réalise alors qu'il participe activement à un régime de terreur en tant qu'un des principaux acolytes du dictateur.

D'abord, on nous présente un pays coloré et carnavalesque. On entend les chants joyeux d'Ougandais célébrant la venue d'un nouveau régime. À mesure que le pouvoir d'Amin s'impose, que le voyage de Garrigan devient insupportable, le film prend une teinte esthétique morbide. Quittant les images multicolores, nous avançons vers des lieux obscurs. Bienvenue dans l'enfer d'une dictature sanguinaire, un cauchemar dont on n'arrive pas à se réveiller.

Plus étonnant encore est cette progression vers la terreur qu'impose Idi Amin Dada, même si son charisme, sa drôlerie et son habileté à créer une ambiance festive sont ensorcelants. Forest Whitaker passe pour un vrai gamin dans le rôle de celui qui fut